

l'âge et de l'usage des monuments en pierre brute. Ce qui ressort le plus clairement de son argumentation, c'est que l'architecture mégalithique est un style au même titre que l'architecture gothique, grecque, égyptienne, bouddhiste ou autre. Elle a eu un commencement, un milieu et une fin, et bien que nous ne puissions aujourd'hui encore retracer la série dans tous ses détails, un fait du moins semble certain; c'est qu'il n'y a point là d'*hiatus* considérable, qu'une partie n'est point préhistorique alors que l'autre appartient aux temps historiques. Tous ces monuments remontent à l'une ou à l'autre de ces deux époques : ou bien ils sont les temples d'une race si ancienne qu'elle a complètement disparu de la mémoire des hommes, ou bien ils sont les monuments funéraires d'un peuple qui a vécu dans un temps assez rapproché pour que son histoire puisse être aisément retrouvée. Si l'on adopte cette dernière manière de voir, tous les faits connus s'expliquent si parfaitement qu'il n'est guère douteux qu'elle ne soit la seule vraie et qu'elle ne vienne à être universellement admise.

Je dois à l'obligeance de nombreux amis qui ont bien voulu m'aider dans mon entreprise la plupart des renseignements consignés dans cet ouvrage. Je n'ai fait pour mon compte que tirer de ces matériaux le meilleur parti possible. Les conclusions que j'en ai déduites ne sont pas, il est vrai, celles que j'avais prévues. Lorsque j'abordai cette étude, j'étais convaincu que l'architecture mégalithique était extrêmement ancienne, si ancienne même qu'elle était comme la genèse des autres styles. Mais peu à peu et à mesure que mes connaissances prirent de l'extension, cette théorie s'écroula pièce à pièce, et je fus bien obligé d'en venir, quoique à contre-cœur, aux conclusions plus prosaïques qu'on trouvera dans ce livre. Si elles ont la vérité pour elles, ce sera un ample dédommagement pour la perte de ces origines mystérieuses que l'on se plaisait jusqu'ici à assigner aux monuments en pierre brute.

LES
MONUMENTS MÉGALITHIQUES.

CHAPITRE I^{er}.

INTRODUCTION.

Tel a été dans ces derniers temps le zèle des chercheurs que la plupart des problèmes qui faisaient, il y a cinquante ans, le désespoir des archéologues sont aujourd'hui résolus. Quarante années se sont à peine écoulées depuis que les découvertes de Champollion nous ont mis à même de classer et de comprendre les merveilleux monuments de la vallée du Nil. Les constructions grecques et romaines ont été soumises à un minutieux examen, et tous les styles qui, au moyen-âge, naquirent de leurs ruines, ont été classés de manière à en faciliter l'intelligence. Les temples primitifs de l'Inde et ses *dagobs* (1), plus mystérieux encore, sont entrés dans le domaine de l'histoire, et force a été de reconnaître qu'ils étaient, comme ceux de Birmanie, du Cambodge et de Chine, d'une date relativement récente. Quant aux monuments du Mexique et du Pérou, on peut dire qu'ils continuent de défier ceux qui s'efforcent de leur dérober leurs secrets; du moins a-t-on pu arriver à connaître leur âge approximatif. Mais malgré tous ces triomphes, dignes récompenses de recherches bien dirigées, il reste encore à nos propres portes un groupe de monuments concernant l'âge et la destination desquels les opinions sont tout aussi partagées qu'elles l'étaient aux jours d'empirisme

(1) Sortes de mansolées bouddhiques connus aussi sous le nom de *topes*. (Trad.)

du siècle dernier. Il est vrai que les hommes de science ne prétendent plus voir les druides sacrifier leurs victimes sanglantes sur l'autel de Stonehenge et qu'ils ne sont plus capables de tracer les replis du serpent divin à travers les milliers de pierres levées de Carnac et d'Avebury; mais tout se borne chez eux à cette incrédulité vis-à-vis des légendes populaires : ils n'ont rien jusqu'ici qu'ils osent mettre à leur place. Ils donnent encore le nom de temples aux cercles de pierres, mais ils ne savent ni à quel Dieu étaient dédiés ces temples, ni pour quels rites ils étaient appropriés, et si vous leur demandez à quelle époque ils furent élevés, ils vous répondent par ce mot : « il y a de cela très-longtemps. »

Un tel état de choses est peu satisfaisant il est vrai, mais il s'explique cependant; il n'est même pas aisé au premier abord de voir comment l'on peut y remédier. Les constructeurs des monuments mégalithiques étaient absolument illettrés, et ils ne nous ont laissé aucun souvenir écrit de leur érection; il n'y a sur les plus importants de ces monuments aucune inscription lisible qui puisse mettre le chercheur sur la voie de leur origine. Ce qui est plus décourageant encore, c'est que presque tous sont composés de pierres brutes, et non seulement ne présentent nulle trace de l'action du ciseau, mais n'offrent pas même une de ces moulures architecturales qui permettraient de les comparer entre eux et de juger de leur âge relatif par leur état de conservation. « Ils sont debout, mais dans une majesté silencieuse et peu communicative. » Ils sont même tellement silencieux qu'il faut à peine s'étonner que l'imagination de certains archéologues leur ait prêté des voix si discordantes et si étranges, alors que les autres ont reculé devant les longues et patientes recherches, les pénibles méditations nécessaires cependant pour arracher à leur morne silence une simple parcelle de vérité.

Si les recherches concernant l'âge et la destination des monuments mégalithiques étaient un sujet nouveau qui eût été abordé pour la première fois il y a trente ou quarante ans, il est probable qu'une solution eût déjà été obtenue; dans tous les cas, elle ne serait pas éloignée. Mais les investigations ayant suivi une voie essentiellement mauvaise, il est très-difficile de les retirer de leur fausse position. Les indifférents

acceptent volontiers toutes les solutions empiriques qu'on leur propose, si absurdes qu'elles puissent être, et ceux qui réfléchissent n'osent s'engager dans une voie qui a conduit jusque-là à des conclusions si peu rationnelles.

Le premier qui, dans ce pays du moins, aborda cette étude, fut le célèbre Jones Inigo, l'architecte de Whitehall (1). Il paraît que le roi Jacques I^{er}, lors de sa visite au comte de Pembrok, à Wilton, eut l'occasion de voir Stonehenge et qu'il fut tellement frappé de sa mystérieuse grandeur qu'il ordonna à son architecte de rechercher par qui et dans quel but il avait été bâti. On ne sait au juste si le mémoire qui contient le résultat de ces recherches fut présenté au roi; il n'était certainement pas encore publié à l'époque de la mort de son auteur, et bien qu'il présente une grande somme d'érudition et beaucoup de recherches, il n'en arrive pas moins à des résultats fort étranges. Après un exposé détaillé des prémisses, sa conclusion, telle qu'elle est résumée dans la *Vie* qui sert de préface à son travail, fut que « c'était un temple romain dédié à Coelus, le père des dieux, et bâti dans le style toscan. »

Cette théorie fut attaquée par le docteur Charleton, l'un des médecins de Charles II. Charleton avait été en correspondance pendant quelque temps avec Olaüs Wormius, le célèbre antiquaire danois, et frappé de la similitude de forme et de construction qui existait entre les monuments du Danemark et ceux de son pays, il arriva à cette conclusion que Stonehenge et les autres monuments semblables furent érigés par les Danois et conséquemment après le départ des Romains. Cette attaque contre la théorie de Jones Inigo excita la colère d'un certain Webb, son parent par alliance, qui, dans un traité où règne un ton fort vif, répliqua en reproduisant tous les arguments d'Inigo, auxquels il ajouta un nombre considérable de nouvelles raisons et conclut, d'une façon qui lui sembla victorieuse, en restituant Stonehenge aux Romains (2).

(1) Fameux palais de Londres aujourd'hui presque complètement détruit par suite de deux incendies. (*Trad.*)

(2) Ces trois traités furent publiés dans la suite en un même volume petit *in-folio*, avec toutes les planches. C'est à ce volume que j'ai emprunté ce qui précède.

Jusque-là il n'y avait pas grand mal ; mais le docteur Stukeley, qui intervint alors dans la question, était un homme à imagination vive en même temps qu'un théoricien des plus hardis. Ses études l'avaient rendu familier avec les druides, que les auteurs classiques nous disent avoir été les prêtres tout-puissants de la race celtique, mais qui n'avaient point de temples. D'un autre côté, ses voyages lui avaient fait connaître les monuments de Stonehenge et d'Avebury, sur le dernier desquels l'attention venait précisément d'être appelée par les recherches de son ami Aubrey. C'étaient alors des temples sans prêtres ; mais on trouva naturel d'associer ces deux idées, et nos cercles de pierres devinrent les temples des druides ! Il restait encore une difficulté. Quelles sont les divinités qui y furent honorées ? César nous dit bien que les Celtes ou les druides celtiques honorèrent principalement Mercure et quelques autres dieux romains dont il donne les noms (1) ; mais nulle image de ces dieux n'a été trouvée dans ces temples, rien qui indiquât qu'ils fussent consacrés à leur culte. Pline, il est vrai, rapporte comme une croyance populaire (2) que les serpents se réunissaient en Gaule un certain jour de l'année, que de leur have ils fabriquaient un œuf qu'ils lançaient ensuite en l'air ; si quelqu'un voulait le prendre, il devait le recevoir dans une couverture avant qu'il eût touché le sol, monter immédiatement à cheval et s'enfuir à la hâte, car si les serpents l'atteignaient avant qu'il eût franchi le prochain ruisseau, il était perdu ; et il ajoute que les druides utilisaient cet œuf pour leurs enchantements. De ce dernier détail, le docteur Stukeley conclut que les druides rendaient un culte aux serpents et, dès lors, que Stonehenge, Avebury, etc., étaient les temples des serpents, — des *dracontia*, comme il les appelle, prétendant hardiment qu'un mot qui jusque-là n'était que le nom d'une plante fut réellement appliqué par les anciens aux temples des serpents, temples dont ils ignoraient cependant jusqu'à la forme, aussi bien que le docteur lui-même. Après s'être avancé si loin, il ne lui restait plus qu'à adapter les cercles d'Angleterre au culte nouvellement découvert : Avebury fut choisi

(1) César, *de Bell. gall.*, VI, 13-20.

(2) *Hist. nat.*, XXIX, 3.

comme exemple principal (1). Il y avait sur la colline de Hakpen un petit cercle qui précédait une avenue formée par six ou huit pierres orientées de l'est à l'ouest ; entre Kennet et Avebury se trouvait une autre avenue conduisant aux cercles, mais dirigée du nord au sud. En reliant ces fragments à l'aide d'une ligne courbe, Hakpen devint la tête du serpent ; l'avenue, son corps ; Avebury, une portion sinueuse de ce dernier ; puis l'on ajouta une queue sur l'autorité de deux pierres et d'un dolmen appelé *l'Abri de la Pierre-Longue* et situé à moitié chemin entre Avebury et l'extrémité de la queue. Stanton Drew et d'autres cercles furent traités de la sorte ; des avenues courbes, dont il n'existait aucune trace, si ce n'est dans l'imagination du docteur, furent créées partout où il en était besoin, et des serpents fabriqués dans tous les lieux où il en fallait. Il ne semble même pas que le docteur, pas plus que ses contemporains, aient songé à se demander si jamais, en aucun temps et en aucun lieu du monde, un temple a été construit dans la forme des dieux auxquels il était dédié. Du reste, quel est l'homme qui pourrait découvrir la forme du serpent dans des rangées de pierres qui s'étendent sur des collines et des vallées, traversent des cours d'eau et parfois sont masquées par des talus et des remblais ? Sur une carte, en suppléant les parties qui manquent, la chose est facile ; mais il n'y avait point alors de cartes, et sur le terrain même, les hommes les plus expérimentés seraient fort embarrassés s'il leur fallait découvrir la forme du serpent.

Si une hypothèse aussi peu plausible eût été présentée de nos jours, elle eût probablement été accueillie par le mépris qu'elle mérite ; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elle fut alors acceptée comme une révélation. Sir Richard Colt Hoare, cet archéologue si instruit cependant et si autorisé, adopta lui-même sans contrôle les vues du docteur Stukeley. Son magnifique ouvrage sur le *comté de Wilt ancien et moderne*, ouvrage non seulement le plus splendide, mais encore le plus estimable en ce genre que l'Angleterre doive à la libéralité et au zèle d'un particulier, est défiguré çà et là par cette tache malheureuse. Il voit

(1) V. fig. 15.

partout les druides et leurs dragons, et jamais il ne songe à se demander sur quelle autorité repose leur existence.

Certes, nous n'avons jamais songé un instant à contester l'existence des druides en Europe. Le témoignage de César est trop formel sur ce point et son autorité trop grande pour que l'on puisse le révoquer en doute. L'idée que nous en donnent Diodore (1) et Strabon (2), qui les confondent avec les bardes et les devins, diminue bien un peu, il est vrai, le prestige dont il les entoure : mais c'est là un détail. Les druides furent certainement les prêtres des Celtes et ils eurent leur siège principal dans le pays des Carnutes, près de Chartres, quoique les restes mégalithiques soient fort rares en cette contrée (3). Cependant, ni César, ni aucun autre auteur n'a jamais prétendu avoir vu un druide en Angleterre (4). Suétone rencontra des druides dans l'île d'Anglesey (Mona), mais il n'en entendit parler ni dans les comtés de Wilt et de Derby, ni dans le Cumberland, où se trouvent les principaux monuments en pierres brutes, ni dans les îles occidentales ou en Scandinavie. Encore moins sont-ils connus en Algérie ou dans l'Inde, où abondent ces restes mégalithiques. S'il faut en croire les bardes gallois et les annalistes irlandais, il y avait des druides dans le pays de Galles avant que le christianisme y pénétrât. Mais en supposant que ce fait soit exact, il ne nous est pas d'un grand secours, car il n'y a pas le moindre rapport entre les druides et les monuments mégalithiques de ce pays. On est même allé plus loin dans ces derniers temps ; on a prétendu, et non sans en donner de

(1) *Historia*, v, 31.

(2) *Geographica*, iv, 273.

(3) On verra plus loin (chap. VIII) que les monuments mégalithiques ne sont pas aussi rares dans cette contrée que le suppose l'auteur. Le département de l'Eure-et-Loir contient à lui seul 55 dolmens ou allées couvertes. Sous ce rapport, il vient le 11^e parmi les départements français. (*Trad.*)

(4) Non ; mais César nous dit que « la science des druides avait été apportée de Bretagne en Gaule et que ceux qui voulaient la connaître à fond allaient l'étudier dans cette île (vi, 13). » C'est bien là, nous semble-t-il, affirmer l'existence du druidisme en Angleterre. Nous ne prétendons nullement, du reste, que les monuments mégalithiques de ce pays soient les temples des druides ; mais il n'est pas prouvé non plus qu'ils ne se rattachent d'aucune façon au culte des Celtes. (*Trad.*)

nombreuses raisons, que même en France, ces monuments n'avaient rien à faire avec les Celtes et qu'ils étaient l'œuvre d'un peuple entièrement différent (1). Il n'est donc nullement nécessaire de nier l'existence des druides ou de leur puissance ; la difficulté réelle, c'est de montrer le rapport direct ou indirect qu'ils peuvent avoir avec les monuments en pierres ; c'est surtout de prouver que les Celtes adorèrent jamais le serpent sous une forme quelconque (2).

Un membre du clergé de l'Église d'Angleterre, le révérend Bathurst Deane, a osé, dans notre siècle, adopter tout ce que Stukeley et son école avaient avancé. Il a pris la peine de passer en Bretagne, accompagné d'un homme compétent, et d'y relever soigneusement le plan des alignements de Carnac. Pas plus que les avenues d'Avebury, ces alignements n'offrent certainement, aux yeux d'un profane, nulle ressemblance avec les formes du serpent : ce sont plutôt des lignes droites qui se poursuivent presque parallèlement sur un espace de deux à trois kilomètres. Mais ne se peut-il pas qu'une ligne courbe, intermédiaire

(1) Voir la controverse soulevée à ce sujet entre M. Bertrand et M. Henri Martin, au Congrès d'archéologie préhistorique tenu à Paris en 1867, p. 193, 207, etc. ; voir aussi : *Revue archéologique*, août 1864, p. 144. — Nous avouons ne pas partager sur ce point la manière de voir de M. Al. Bertrand. Il se peut que tous les monuments mégalithiques ne soient pas l'œuvre des Celtes, mais quelques-uns du moins semblent bien avoir cette origine. Tels sont, par exemple, ceux d'Irlande, du pays de Galles et de Bretagne. Est-il besoin de rappeler que plusieurs de ces monuments portent des inscriptions en caractères celtiques, en ogham, et que l'on a trouvé sur beaucoup d'autres des signes et figures tout-à-fait analogues à ceux que les paysans de la Basse-Bretagne brodent encore aujourd'hui sur leurs habits ou sur les harnais de leurs chevaux ? N'est-ce pas, du reste, le comble de l'arbitraire que d'attribuer les dolmens à une race inconnue dont rien n'établit l'existence en nos contrées, alors qu'il est si naturel de les attribuer aux Celtes ? Si ces monuments ne sont pas les leurs, qu'on nous montre, du moins, ceux qui leur appartiennent véritablement, car enfin il n'est pas vraisemblable qu'une race, qui paraît avoir joué un rôle si important au début de notre histoire, ait disparu sans laisser sur le sol qu'elle occupa si longtemps la moindre trace de son passage. — Voir M. Henri Martin, *Études d'archéologie celtique* ; voir aussi notre opuscule sur le *Gisement préhistorique du Mont-Dol*. (*Note du Trad.*)

(2) Pour plus amples informations, on peut renvoyer le lecteur au *Culte des arbres et des serpents*, par l'auteur, p. 26, où la question est traitée fort au long.

et plus longue encore, ait existé jadis de façon à unir la tête à la queue ? Il serait inutile de s'arrêter à montrer qu'il n'en existe aujourd'hui aucune trace. On pourrait, du reste, se demander s'il était possible de reproduire les formes d'un serpent de 10 kilomètres de longueur à travers un pays accidenté comme celui de Carnac et quelle était la partie de cette étrange et monstrueuse divinité à laquelle les fidèles adressaient leurs prières.

Il ne serait pas exact cependant de représenter tous les archéologues comme ayant embrassé l'hérésie du serpent ; il en est d'autres, en effet, qui ont soutenu obstinément que Stonehenge était un observatoire des druides bretons. Cette théorie eut sa source apparemment dans les vues que l'on publia de monuments analogues élevés en diverses parties de l'Inde, spécialement à Delhi, à Ougein et à Benarès. Tous ces monuments possèdent, il est vrai, de grands cercles, mais chacun de ces cercles contient un gnomon, instrument qui fait partie essentielle de tout observatoire astronomique et dont nulle trace, il est à peine besoin de le dire, n'a été trouvée dans aucun cercle de la Grande-Bretagne. Un archéologue qui devrait être mieux informé (1) prétendait que Stonehenge était un observatoire parce que, étant assis un matin d'un jour d'été sur une pierre appelée l'*Autel*, il vit le soleil se lever derrière une autre pierre appelée le *Talon-du-Moine*. C'est sans doute la seule observation de ce genre qui ait été faite en cet endroit ; or, si c'est là tout, il est évident que deux pierres quelconques auraient produit le même effet, et comme l'autel mesure cinq mètres de long, il laisse une latitude d'observation qui ne nous donne pas une haute idée des connaissances des druides dans les sciences exactes. Cependant ni M. Ellis, ni le docteur Smith, ni le révérend M. Duke (2), ni aucun autre de ceux qui ont adopté la théorie astronomique, n'a indiqué une seule observation qui ne pût être faite aussi bien ou mieux sans l'aide des cercles. De plus, si c'étaient des planétaires, comme on l'a prétendu quelquefois, comment se fait-il que personne n'ait expliqué ce qu'ils rappellent ou représentent d'une

(1) M. Ellis, *Gent. Mag.*, IV^e série, II, 317.

(2) *Proceedings of the archeological institute*, Salisbury, vol. 113.

manière qui fût intelligible pour tout le monde. Jusqu'à ce qu'un astronome ne vienne nous dire, en un langage qui puisse être compris, quelles furent les observations auxquelles servirent les cercles de Stonehenge, on nous permettra bien de ne pas nous prononcer. Cependant, même dans ce cas, cette théorie ajouterait peu de choses à nos connaissances, à moins qu'elle ne s'appliquât à Avebury, à Stanton Drew et à d'autres cercles si irréguliers qu'il est presque impossible de les mesurer.

Il serait intéressant, quoique certainement peu profitable, d'entrer dans plus de détails sur toutes les conjectures qui ont été faites de temps à autre concernant ces mystérieux monuments. Cependant il n'est pas probable que des théories si entièrement dénuées de fondement soient proposées à l'avenir ou, si elles le sont, elles ne seront pas sérieusement accueillies. Jusqu'ici, leurs auteurs avaient du moins une excuse : ils étaient privés de toutes les sources ordinaires d'information sur cette matière. Il n'y a pas, en effet, dans les auteurs classiques, un seul mot qui puisse être considéré comme une allusion directe ou indirecte aux monuments mégalithiques tant de nos îles que du continent. Avec toute leur érudition et tout leur zèle, les antiquaires du siècle dernier ne purent trouver qu'un passage qui, ingénieusement interprété, mais détourné de son vrai sens, put servir à leurs desseins : c'était le suivant. Dans son second livre, Diodore, citant Hécatée, rapporte qu'il y avait parmi les Hyperboréens, dans une île qui n'était pas moins grande que la Sicile et qui était opposée à la Celtique, un temple circulaire magnifiquement orné (1). Stukeley et ses adeptes conclurent immédiatement que l'île « non moins grande que la Sicile et opposée à la Gaule » était l'Angleterre ; le temple circulaire était Stonehenge qui, conséquemment, fut dédié à Apollon et au serpent Pithon, et nos ancêtres furent ces Hyperboréens qui eurent avec les Grecs de fréquentes relations. On s'étonne vraiment qu'un tel édifice ait pu s'élever sur une telle base. Tout le second livre de Diodore est, en effet, consacré à une description de l'Asie ; dans le chapitre précédent, il décrit les Amazones

(1) Diodore, II, 47.

qui, si elles existèrent jamais, vécurent certainement **dans** cette partie du globe. Dans les chapitres suivants, il décrit l'Arabie, et même dans celui-ci (XLVII) il parle des Hyperboréens comme **habitant** les régions septentrionales de l'Asie. Tout au plus pourrait-on **soutenir** que cette île était située dans la Baltique et que c'était par **exemple** Œsel ou Gothland, mais elle n'était certainement pas plus **à l'ouest**. Il est impossible que Diodore ait pu se tromper sur ce **sujet**, car, dans son cinquième livre, il décrit les îles Britanniques à leur **propre** place et sa description est remarquablement exacte; et puis qu'**importe** après tout? Nous savons que dans l'île dont il nous parle, il y **avait** un temple circulaire, mais nous ignorons si ce temple était de **bois** ou de pierre, s'il était couvert ou non, s'il avait un toit ou s'il se **terminait** en voûte, et il n'y a nulle raison de **croire** qu'il fût composé d'un **cercle** de pierres brutes comme ceux de nos **contrées** que les antiquaires **du** siècle dernier se sont efforcés de lui assimiler.

Il n'est pas étonnant que la hardiesse de ces vues **et** de ces interprétations ait eu pour **résultat** de faire croire à l'**impossibilité** de résoudre le problème par les données littéraires et historiques **et**, dès lors, que nos modernes antiquaires se soient emparés avec **avidité** d'une question d'abord étudiée par les Danois et qui, dans tous les cas, **semblait** reposer sur une base scientifique. **Nul** pays ne pouvait être **dans** une situation plus favorable que le Danemark pour une étude de **ce** genre. Il est riche en constructions mégalithiques de toutes sortes; **ses** tumulus et ses tombeaux semblent généralement être restés inexplorés. De plus, il avait alors la chance exceptionnelle d'avoir un gouvernement **qui** eût assez de bon sens pour rendre sur la découverte des trésors une **loi**, à la fois juste et libérale, qui empêchât les objets en métaux de s'en **aller** au creuset du fondeur, en même temps **qu'**il avait des gouverneurs **assez** intelligents pour apprécier la valeur scientifique de ces débris d'un **autre** âge. Aussi les musées de Copenhague furent-ils bientôt remplis d'une des plus riches collections de ce genre qui aient jamais existé, **et** lorsque tout fut réuni, il ne fut pas difficile de saisir les traits **principaux** qui unis-

saient entre eux ces divers objets et en faisaient une série continue.

On crut s'apercevoir tout d'abord qu'il y avait eu un âge, s'étendant fort loin dans les temps préhistoriques, où l'homme ne faisait usage que d'instruments de pierres et d'os et ignorait l'emploi d'aucun métal; puis, qu'un autre âge, où l'usage du bronze et probablement aussi celui de l'or était connu, avait succédé au précédent; enfin, qu'il y en avait un troisième où le fer avait été introduit et avait remplacé tout autre métal pour les armes de guerre et les usages domestiques.

Les antiquaires danois furent quelque peu divisés, concernant la date précise de la première introduction du bronze, quelques-uns reculant cette date jusqu'à l'an 2000 avant J.-C., d'autres se demandant si le bronze était connu en Danemark 1000 ou 1200 ans avant J.-C.; mais tous s'accordèrent sur ce point que le fer fut introduit vers le début de l'ère chrétienne. Ces questions résolues, les archéologues danois procédèrent à l'application de leur système aux monuments de leur pays. Tout tombeau ou tumulus qui ne contenait aucune trace de métal fut immédiatement considéré comme antérieur à l'an 1000 et plus probablement à l'an 2000 avant notre ère, et comme âgé de 10,000 ou de 20,000 ans et peut-être plus encore. Toute tombe qui contenait du bronze fut placée du même coup entre la guerre de Troie et l'ère chrétienne, et si une trace de fer y était découverte, elle était censée postérieure à cette dernière époque, mais encore antérieure à l'introduction du christianisme, qui ne remonte, en Danemark, qu'à l'an 1000 de notre ère environ.

Ce système parut si rationnel, comparé aux théories extravagantes des archéologues anglais du siècle dernier, qu'il fut immédiatement adopté tant dans le pays qui l'avait vu naître qu'en Angleterre et en France, et la succession des trois âges de pierre, de bronze et de fer fut généralement considérée comme aussi solidement établie que tout autre fait chronologique. Peu à peu, cependant, l'on s'aperçut que les limites précises et rigoureuses qui leur avaient été assignées ne pouvaient être maintenues. A la dernière session du Congrès d'archéologie préhistorique tenue à Copenhague dans l'automne de 1869, il fut admis

unanimement que chacun de ces âges avait *empiété* d'une façon considérable sur le suivant. Les hommes ne cessèrent pas immédiatement d'employer les instruments de pierre lorsque le bronze fut introduit, pas plus que le bronze ne cessa d'être utilisé pour divers usages, après que le fer fut connu. Les archéologues ne sont pas fixés sur l'extension qu'il faut attribuer à *cet empiètement*; cependant, de sa détermination dépend toute la valeur du système comme échelle chronologique.

Si les Danois, au lieu de se défaire des objets par eux découverts et de les distribuer dans des casiers suivant un système préconçu, avaient conservé soigneusement le souvenir des lieux où ils furent trouvés et des conditions où ils gisaient, nous ne serions probablement pas dans cet embarras. Pour cette raison, il est heureux peut-être que nous n'ayons pas eu de musée central, mais que nos antiquaires aient publié des récits exacts de leurs découvertes. Les grands ouvrages de sir Richard Colt Hoare sont des modèles en ce genre, mais on peut à peine en tenir compte dans le cas présent, l'importance du silex et des armes de pierre n'étant pas appréciée de son temps au degré où elle l'est aujourd'hui (1). Les explorations de MM. Bateman dans le comté de Derby sont plus à la hauteur de la science contemporaine. Quelques extraits d'un de leurs ouvrages montreront combien sont variés et confusément mélangés les objets provenant d'un même groupe de tombeaux, et combien, par conséquent, il faut attacher peu d'importance à la nature des objets découverts pour fixer l'âge de ces monuments.

Dans les *Vestiges d'antiquités du comté de Derby*, publiés en 1848 par Thomas Bateman, nous trouvons les faits suivants, que nous reproduisons dans l'ordre où ils sont mentionnés dans ce volume, sans nul essai de classification :

A Winster Moor : une croix grecque en or, incontestablement chré-

(1) « Sir Richard Colt Hoare, dans le premier volume de son grand ouvrage sur les antiquités du Wiltshire, décrit 250 tumulus, et sur ce nombre, 18 seulement contenaient des instruments en pierre, 31 des instruments en os, 67 des instruments en bronze et 11 des instruments en fer; les autres ne contenaient rien qui pût donner une idée de leur âge. Ces derniers étaient-ils plus anciens ou plus récents? On l'ignore. » (Lubbock, *l'Homme préhistorique*, édition française, p. 127.)

tienne, avec une fibule de même métal richement ornée et une quantité d'ornements en verre et en métal.

A Pegges (tumulus) : plusieurs ornements anglo-saxons très-probablement du VII^e ou du VIII^e siècle.

Dans un tumulus, à Long Roods, furent trouvées deux urnes avec des os calcinés et une monnaie en cuivre de Constantin, du type *Gloria exercitûs*.

Dans un autre tumulus, à Haddon Field, on trouva 82 monnaies de cuivre, dont 9 de Constantin, 17 de Constant, 9 de Constance II, 3 de la famille de Constantin, 1 de la ville de Rome, 2 de Constantinople, 5 de Valentinien, 12 de Valence, 3 de Gratien. Le reste est illisible.

A Gibb Hill, près d'Arbor Low, dont nous parlerons plus loin, furent découverts une tête de flèche en silex, longue de deux pouces et demi, un fragment de hache en basalte, et à côté, une petite fibule en fer et un autre objet de même métal, d'une forme non déterminable.

A Cross Flatts, on trouva à côté d'un squelette un couteau en fer dont la lame mesurait cinq pouces de long, un fragment de silex grossièrement travaillé, probablement une tête de lance, et un éclat naturel d'une forme remarquable. Un semblable couteau en fer et une hache en pierre ont été découverts depuis, à quelques mètres du tumulus; il est probable que ces objets en avaient été extraits lorsque le monument fut ouvert pour la première fois et qu'on les avait ensuite jetés de côté.

A Galley Lowe, un magnifique collier en or, orné de grenats, et une médaille d'Honorius; plus près du bord extérieur du tumulus, et par conséquent d'une date plus récente, autant qu'il est permis d'en juger par la position, se trouvait une autre sépulture avec une poterie grossière, une petite tête de flèche en silex gris et un fragment de pierre de fer.

Dans le grand tumulus de Minning Lowe furent trouvées des médailles de l'empereur Claude, de Constantin-le-Grand, de Constantin-le-Jeune et de Valentinien.

Dans un petit tumulus situé tout près du précédent, on découvrit une urne grossière de couleur sombre, une tête de flèche en silex, un petit

morceau de fer qui semblait être un fragment de mors et plusieurs dents de cheval; plus bas, un cist avec un couteau en fer et son fourreau en même métal, et sur le bord extérieur, une autre sépulture avec un vase à boire très-ornementé, une petite broche en cuivre et une tête de lance ou de flèche fort grossière, en silex d'un gris sombre.

A Borthor Lowe furent trouvées une tête de flèche en silex ayant subi l'action du feu et une hache ou celt en bronze.

A Rolley Lowe furent trouvées une monnaie de Constantin et une broche en cuivre de près de trois pouces de long; plus bas, une urne grossière, quoique très-ornée, et avec elle deux très-jolies têtes de flèches de formes peu communes, et dans une autre partie du tumulus, une tête de lance en silex grossier, avec les fragments d'une coupe chargée d'ornements.

Dans un autre *barrow* (tumulus), à Ashford Moor, on découvrit, dispersés en divers endroits, une petite tête de flèche en fer et cinq instruments de pierre.

A Carder Lowe, on trouva plusieurs instruments en silex, entre autres une tête de flèche barbelée d'une jolie forme; plus bas, dans une ancienne sépulture, un magnifique poignard en cuivre ou en bronze; à quelques pouces plus bas encore, une superbe tête de hache en basalte. Dans une autre partie du tumulus, l'on découvrit une autre sépulture qui contenait un couteau en fer et trois pierres à repasser, en grès.

Dans un tumulus situé à New Inns, on a découvert, dans la principale sépulture, un magnifique poignard en cuivre, avec des clous plus petits que ceux dont on fait habituellement usage, et ailleurs, un squelette avec deux instruments de pierre et quelques dents d'animaux.

A Net Lowe, tout à côté du bras droit du squelette principal, était un grand poignard en cuivre dont le manche portait, en guise d'ornement, trente clous en même métal. A côté se trouvaient de nombreux fragments de pierres calcinées, et dans le sol du *barrow*, deux grossiers instruments en silex.

A Castern, on a trouvé un instrument avec une jolie pointe de lance et une petite tête de flèche, toutes les deux en silex; en d'autres parties

et dans un sol que rien n'annonce avoir été remanié, on découvrit un objet circulaire, divers éclats de silex et un manche de couteau en corne de cerf, cloué à la lame, selon la manière ordinaire. Un couteau semblable est figuré dans la *Nenia Britannica* de Douglas (pl. XIX, fig. 4) comme ayant été trouvé dans une sépulture des tumulus de Chartham Downs (Kent).

A Stand Lowe, en creusant vers le centre, on trouva de nombreux éclats de silex et six grossiers instruments de même substance et, au-dessus du même endroit, une pierre à aiguiser qui avait été brisée. Au centre, on découvrit un couteau en fer de la forme généralement attribuée aux Saxons, et immédiatement après, un coffret en bronze et un nombre considérable de boucles, fibules et autres objets en fer, en argent et en verre, tous montrant que cette sépulture était de date récente. M. Bateman ajoute que « la présence d'instruments de pierre dans une sépulture en apparence aussi moderne est certainement remarquable, mais non sans précédents. »

Dans une sépulture située à mi-chemin de Wetton à Ilam, on trouva trois instruments en pierre sans grand intérêt, quelques fragments d'une urne présentant des ornements, et une aiguille en fer semblable à l'alène dont font aujourd'hui usage les selliers. M. Bateman observe qu'un semblable instrument fut trouvé dans un *barrow*, à Middleton Moor, en 1824.

Dans un second *barrow*, voisin du précédent, on trouva les restes d'une urne grossièrement décorée, avec son dépôt d'ossements brûlés. Une troisième médaille de Constantin-le-Grand fut aussi trouvée au sommet, presque à la surface.

A Come Lowe, on découvrit, dans une sépulture relativement peu ancienne, des bijoux en or et en fer et des perles en verre, à côté d'éclats ordinaires de silex et d'ossements de rats.

A Dowe Lowe, la sépulture la plus profonde consistait en deux squelettes presque réduits en poussière et étendus sur le sol du *barrow*, à deux mètres environ de son centre; l'un d'eux était accompagné d'un poignard cannelé, en cuivre, situé près de l'os supérieur du bras, et